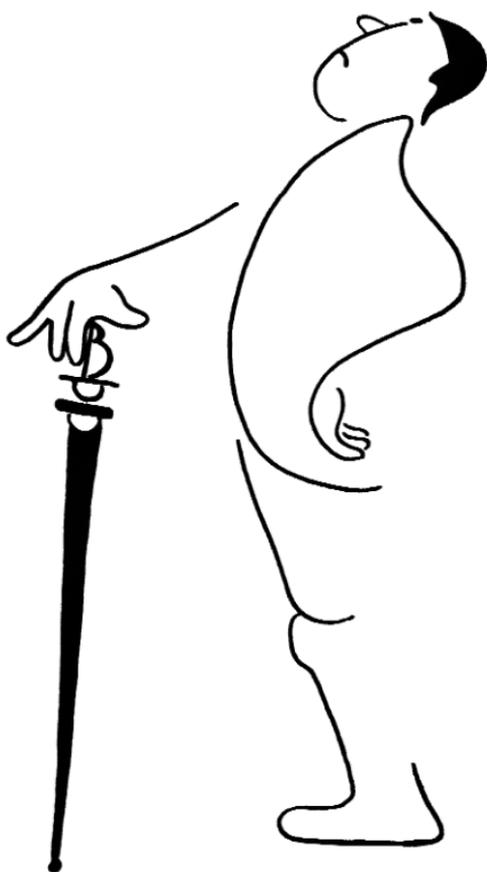


Jean-Noël Jeanneney

# L'affaire Crochette



Jean-Noël Jeanneney  
L'AFFAIRE CROCHETTE

Quatre actes et un épilogue

Collection I venticinque / Théâtre  
dirigée par Elisabetta Sibilio

Impression  
Geca / Industrie Grafiche  
San Giuliano Milanese (MI)

Mise en page  
Maria Chiara Santoro

© Portaparole

7, rue Yvan Audouard  
13200 Arles  
Tél. +33 4 9091 3861  
[www.portaparole.it](http://www.portaparole.it)  
[www.portaparolefrance.com](http://www.portaparolefrance.com)

ISBN 978-88-97539-73-5

1<sup>e</sup> édition août 2017

## L'Affaire Crochette

Au fil de la deuxième pièce de théâtre que donne Jean-Noël Jeanneney, se dessine le personnage puissant d'un escroc de haut vol, à la veille de la première guerre mondiale. Henri Crochette, tel Madoff de nos jours, a fondé sa prospérité sur la naïveté d'épargnants qu'il convainc en les rétribuant grâce à la création de nouvelles affaires creuses qu'il lance sans relâche. Crochette a fini par se persuader lui-même de son propre génie de bienfaiteur. L'intrigue bascule au moment où il trébuche et où s'effondre son château de cartes. Parmi le monde des gogos et des médiocres maîtres-chanteurs, poursuivi par l'hostilité des grandes banques, il a tracé son chemin, sûr de lui et arrogant. La faille fatale est celle d'une confiance que, dans la solitude de son génie maléfique, lui qui n'a pas de fils, il place imprudemment dans un garçon qui a croisé sa route dans des circonstances rocambolesques et qui tout en l'admirant, le compromet et le fait tomber. Devant un juge qu'il fascine parfois, Crochette joue ses dernières cartes, psychologiques et politiques, dans un vain dialogue de courage et d'ironie. Avant de renoncer, sur le bat-flanc de sa prison, en se portant à l'extrémité d'un orgueil et d'un fatalisme.

**ESCROC,  
ESCROC !  
ÉVITONS  
LES MOTS  
INUTILES,  
S'IL TE PLAÎT.  
C'ÉTAIT  
UN ARTISTE !**



**Jean-Noël Jeanneney**, historien, professeur émérite d'histoire politique et culturelle à Sciences Po, a exercé de nombreuses fonctions publiques, notamment comme président de Radio France puis de la Mission du Bicentenaire de la Révolution, membre de deux gouvernements de François Mitterrand et président de la Bibliothèque Nationale de France. Il produit chaque samedi matin l'émission *Concordance des temps* sur France Culture.



## Acte I

### SCÈNE UNIQUE

*Crochette, Darbaud, le concierge Pochon derrière une porte, Boisard au téléphone.*

*Appartement confortable, bourgeois, banal, styles Napoléon III et Art nouveau. Un homme en veste d'intérieur, la cinquantaine bien conservée, travaille à son bureau sous la lumière étroite de sa lampe verte. Il se lève, ouvre un coffre-fort dissimulé derrière un tableau de Bouguereau et il y dépose des papiers ôtés de sa table.*

*Soudain un léger mouvement à l'embrasure d'une fenêtre attire son attention. Le rideau bouge. Crochette rajuste son lorgnon et marque un mouvement de recul. Un jeune homme en collant noir surgit du rideau, surpris de se retrouver face à Crochette. Il tient une lampe de poche à la main.*

DARBAUD, *d'une voix altérée.* — Ho ! Ho ! On ne bouge pas, on ne bouge pas...

*Crochette ne répond rien. Son calme tranche avec la fébrilité que manifeste le visiteur inattendu. Il s'approche de son bureau, paraît se pencher vers un tiroir.*

DARBAUD. — J'ai dit : on ne bouge pas.

CROCHETTE, *se redressant, parfaitement maître de soi.* — Je suis surpris, jeune homme, que sans vous être dument présenté, vous prétendiez me figer en statue de sel. C'est bien votre prétention, je ne me trompe pas ?

DARBAUD. — J'ai dit : on ne bouge pas.

CROCHETTE. — Une prétention qui s'obstine, décidément.

*L'autre décontenancé, la main tremblante, tire de sa poche un revolver d'un genre assez fruste.*

CROCHETTE, *immobile.* — Je vais vous faire une confiance spontanée : vous ne me faites pas peur. Je ne suis pas sûr de savoir pourquoi... enfin, pas tout à fait sûr, mais c'est ainsi. Ce n'est pas un mérite, peut-être un simple trait de caractère, ou un hasard... Il se peut d'ailleurs que j'aie tort : du côté des armes à feu, il faut craindre les maladroits...

DARBAUD, *la voix blanche.* — Maladroit ? Vous n'en savez rien.

CROCHETTE. — En effet... heureusement. Un de mes amis vient d'être tué en duel. Son adversaire n'était pas habile... il était balourd. Le hasard... Au fond mon sang-froid est peut-être joué. Mais vous n'en savez rien. (*Un coup de vent fait claquer la porte-fenêtre.*) Tiens ! Voilà votre retraite coupée. Un dispositif empêche l'ouverture de l'intérieur. Pour la porte d'entrée, c'est la même chose. Précaution excessive contre d'éventuels cambrioleurs... rares, quoique ce soir... (*Il tire la montre de son gousset.*) Je travaille beaucoup la nuit. Ce qui me vaut d'ailleurs, soit dit en passant, le privilège de vous connaître. Bientôt minuit. Dans cinq minutes monsieur Pochon, le concierge, viendra me rendre visite. Il a pris l'habitude,

avant de se coucher, de vérifier que je n'ai besoin de rien. Une attention rétribuée, il y tient. Il doit être déjà dans l'escalier. Je crains que toutes vos retraites soient coupées, sauf crime de sang. Moi estourbi, puis lui. Et j'ai l'impression, vous me direz si je me trompe, que ce n'est pas votre genre.

*Darbaud, tremblant un peu, fait un geste d'impuissance.*

CROCHETTE. — Pardon ? Je n'en sais rien ? Si, tout de même, quelque chose. (*Un temps.*) Vous avez l'air bien ému... Pourtant la situation peut encore se dénouer en votre faveur. Permettez-moi de poser une seule condition : cessez d'agiter votre tromblon dérisoire, ce qui est tout à fait désagréable. Posez-le donc sur mon bureau. Dans ce cas je ne dirai rien au concierge et... (*un temps, il se rapproche du mur*) je n'appuierai pas sur ce bouton qui est relié directement au commissariat de police. Je suis quelqu'un d'important, voyez-vous. J'admets que vous ne me connaissiez guère... pour l'instant. Sachez que je tiens toujours mes engagements (*il sourit*) à court terme... en tout cas.

DARBAUD. — Qu'est ce qui me le prouve ?

CROCHETTE. — Raisonnons ensemble, voulez-vous ? Calmement. Enfin, calmement, dans votre cas, il est clair que c'est difficile. Disons sereinement. Votre choix est clair, voyez-vous. Ou bien me tuer, puis tuer monsieur Pochon, l'ordre des deux meurtres peut être inverse, mais vous y serez contraint car ni lui ni moi nous ne vous laisserons partir tranquillement. Dans ce cas vous risquez grandement l'échafaud. Ou bien vous me donnez votre arme, sans barguigner, et je vous promets de ne pas vous dénoncer. Et même de vous offrir un

remontant... ce qui, vous en conviendrez, est assez adapté pour un escaladeur de façade (*il sourit de son bon mot avec un peu de complaisance*). Choisissez... mais vite. Monsieur Pochon est toujours ponctuel et la préfecture de police prompte à arriver.

*Darbaud, l'air égaré, presque désespéré, jette son arme à terre. Crochette, sans cesser de le fixer des yeux, la ramasse prestement et la met dans sa poche, à portée de main.*

CROCHETTE. — Asseyez-vous. (*Darbaud obtempère.*) Vous regardez la pendule. Oui, minuit cinq. Pas de concierge. Bien sûr que non. Un concierge qui vient sonner chez un de ses locataires pour vérifier qu'il n'a pas besoin d'un verre d'eau sucrée... Pas très vraisemblable, non ? Mais vous l'avez cru. Voilà qui est assez étonnant... à moins que ce ne le soit pas. Au fond j'ai dû simplement *bien* le dire. Quant à une ligne directe avec la police, chez un particulier... modeste, pas très probant, non ? Crédulité... (*On perçoit ici l'ombre d'une vanité*). En revanche ce qui est sûr, c'est que j'ai dans ma poche, à côté de la clé qui ouvre la porte, votre pistolet ridicule. (*Darbaud a un geste de fureur qui le précipite en avant.*) Mais non, votre chance est passée. Il faut agir à *point*. Ni trop tôt ni trop tard. La Fortune n'a qu'un seul cheveu. Il est devant son crâne, pas derrière. Pour l'heure elle vous regarde avec un air étrange, la Fortune. Mi-ironie, mi-compassion. Allons ! je vous propose, comme promis, un cognac qui est assez convenable. (*Un temps.*) Pas de réponse ? Vous êtes remarquablement... taiseux. Un avantage, par exception, quand on veut intriguer son monde... Mais m'intriguez-vous ? En l'occurrence, je vous trouve plutôt... transparent.

DARBAUD. — Mais je...

CROCHETTE. — Attendez, ne dites rien... D'ailleurs vous n'alliez rien dire... Avez-vous donc peur de tout ce qui est vivant ? Et pourtant il vous a fallu du courage pour vous accrocher au balcon de cet immeuble austère que nous devons au génie répétitif de monsieur le préfet Haussmann. Il est vrai qu'en imposant ce balcon filant sur tout le deuxième étage, il vous a rendu facile l'accès à mon appartement... Mais pardonnez-moi, je ne veux pas dévaloriser votre talent. (*Il lui sert un cognac. Un temps.*) En somme, si je résume votre destin, lassé de n'être que pickpocket, tire-laine, vide-gousset, vous voilà...

DARBAUD, *presque entre ses dents*. — Monte-en-l'air...

CROCHETTE. — « Monte-en-l'air », j'aime bien cette expression, j'aurais dû vous offrir plutôt un vieux calvados. Trou normand pour le monte-en-l'air... Amusant... « Monte-en-l'air »... Pour être franc, je pense mériter ce qualificatif autant que vous. Je parle métaphoriquement, bien sûr. Je vous expliquerai peut-être un jour ce que je veux dire, si vous êtes sage... Je veux dire assez doué. Pour l'instant, à bien vous regarder, je n'en suis pas certain. Et si vous m'aidiez à vous comprendre ?

DARBAUD, *sombrement* : — Comprendre quoi ? Comprendre une impuissance ? Une frustration ? Comprendre le destin d'un chasseur chassé...

CROCHETTE. — Chasseur de lion, chasseur de primes, chasseur de cœurs ?

DARBAUD. — Oh non ! Visez moins haut... Chasseur d'hôtel ! En Normandie.

CROCHETTE. — Tiens, toi aussi... chasseur chassé ? Raconte-moi...

DARBAUD, *rageur*. — Vous êtes un bourgeois, un rupin, un héritier. Vous ne pouvez pas savoir.

CROCHETTE. — Tu crois ça, mon petit.

DARBAUD, *comme se libérant d'un coup*. — J'ai eu confiance en l'honnêteté.

CROCHETTE. — Allons bon !

DARBAUD. — Cette dame était belle. Plusieurs fois elle m'a fait venir dans sa chambre, sous des prétextes divers. La chambre 424... Ce chiffre m'obsède, la nuit. Et moi qui n'ai rien vu venir... Et moi qui me suis figuré... imbécile ! Sa bague était très grosse. Elle imposait sa majesté. Elle courait avec sa main, se posait, rebondissait, virevoltait. Je le revois, ce bijou de mon malheur. À un moment donné, elle l'a retiré de son doigt avec une sorte de grâce négligente, et elle l'a posé sur sa table de chevet, comme s'il lui était trop lourd. Sa servante est entrée à ce moment-là. Alors elle m'a renvoyé, abruptement. Et le lendemain matin, quand je suis venu prendre mon service, accoutré comme on nous l'impose...

CROCHETTE. — Deux inspecteurs couleur mastic t'attendaient...

DARBAUD. — Comment le savez-vous ?

CROCHETTE. — Le coup est banal, et en somme assez vulgaire.

DARBAUD. — On m'a accusé d'avoir volé la bague. La femme de chambre a parlé de la concupiscence que mon regard avait portée dans la direction du bijou, elle a dit que sa maîtresse et elle-même étaient sorties de la pièce pour je ne sais quelle raison, et que, sûrement, j'avais saisi l'occasion pour dérober la bague, puisqu'elle avait disparu.

CROCHETTE. — Fraude à l'assurance, bien sûr... Tu t'es débattu comme un beau diable, tu as protesté de ton innocence. La dame mentait avec brio. Sa sincérité était effrayante. On a cru facilement le faux, et toi qui disais le vrai, bernique !

DARBAUD. — Au commissariat on m'a cuisiné pendant deux jours. Faute de preuve, on m'a relâché. Mais quant à me reprendre, pour la direction de l'hôtel, pas question. Le soupçon seul était mortel. Je me suis retrouvé sur le pavé. Sans pouvoir rien en dire à mes parents. (*Ironique.*) La fameuse honnêteté des pauvres dans leur dignité... Ils auraient douté de moi, ils m'auraient rejeté peut-être. J'ai décidé, après plusieurs nuits d'insomnie dans la chambre dont on allait me renvoyer, d'accomplir des méfaits semblables à celui dont on m'avait accusé, en comptant bien qu'en sens inverse on ne m'en accuserait pas.

CROCHETTE. — Fausse symétrie... Je vais t'étonner. J'ai fait le même métier que toi.

DARBAUD. — Vous ? Cambrioleur ?

CROCHETTE. — Oh ! non, non : chasseur ! Au Grand Hôtel, à Nice. Mais j'en ai tiré d'autres leçons. En fait, exactement inverses... Les premiers temps, j'étais comme les laquais de comédie : servile envers les riches, tous ces oisifs qui ne nous auraient pas touché la main sans conserver leurs gants, mais insolent dans leur dos, lâchement. Et puis brutal envers les employés que la hiérarchie de ces maisons-là mettait en-dessous de moi, les souillons des cuisines, les lavandières au rabais, les portefaix des escaliers de service, tout le petit monde qui n'avait pas un accès direct aux clients et à leurs pourboires. Seulement, un jour il est arrivé quelque chose...

DARBAUD. — Un jour ?

CROCHETTE. — Un jour j'ai vécu une expérience qui m'a marqué pour la vie. Et qui en a décidé le cours. Pas du tout la même que la tienne.

DARBAUD. — Ah ?

CROCHETTE. — Un client régulier de l'hôtel m'avait pris en sympathie. Il tranchait sur les habitués, confits d'importance, englués dans leurs privilèges, leurs égoïsmes et leurs mesquineries. Il flottait autour de lui un air de liberté qui séduisait mes seize ans. Sa maturité s'accommodait bien de sa désinvolture. Une élégance attentive aux humbles, qui en étaient secrètement émus, et ironique envers les nantis, qui ne s'en apercevaient pas... tant son jeu se nourrissait, en profondeur, de maîtrise de soi. Moi, je l'ai vu. Il a vu que je le voyais et du coup, pour lui, j'ai cessé d'être transparent. Je crois qu'il m'a choisi comme spectateur complice et muet de ses manœuvres et de ses fantaisies.

DARBAUD, *saisi soudain par la curiosité*. — Ses manœuvres ?

CROCHETTE. — Un bon moment, je me suis demandé comment il assurait son train de vie... je veux dire financièrement. Cette automobile Hispano-Suiza, toute bardée d'éclat et de certitudes dont il jaillissait avec un rire épanoui devant les marches du palace, tendant les clés au voiturier et réussissant d'un même mouvement à lui taper sur l'épaule et à lui glisser un billet. Ce sourire conquérant qui savait se dissiper quand il valait mieux, pour séduire, arborer la gravité d'un gentleman guindé. Cette démarche où l'on croyait voir l'héritage d'une longue dynastie de fortunes transmises.

DARBAUD. — Aristocrate ?

CROCHETTE. — Oh ! non, Bien mieux. Il s'était fait lui-même. À toutes fins utiles. À toutes fins futiles peut-être. Je l'ai discerné tard. Tout s'est noué dans une évidence. Il était un habitué de l'hôtel, il n'était pas de la famille... et il ne payait jamais.

DARBAUD. — Jamais ? Mais comment ?

CROCHETTE. — Je l'ai compris peu à peu... en écoutant aux portes. Et en l'entendant lui, qui s'amuse à me raconter ses tours et ses détours... Assez fier, un peu faraud, mais seulement avec moi, rien n'en perçait auprès des autres.

*Le téléphone sonne. Darbaud a un mouvement d'effroi.*

*Crochette lui fait signe de rester assis.*

CROCHETTE. — Oui, Boisard, je vous écoute. (*Guère étonné de cet appel tardif.*) New York ? À cette heure-ci... Ah ! Par le câble ! Des billards avec leurs boules en ivoire... Affaire prometteuse, évidemment. Faites pour le rêve. La chasse à l'éléphant, le hasard désinvolté du jeu. Un petit marché ? Pas tant que ça... Rappelez-vous notre succès avec les poupées en jade. Pour le billard, essor assuré. Il a pris son envol, si je puis dire, tout autour de la planète. Et puis, en plus, symboliquement, le hasard des boules, pour ce qui me concerne... (*Il prend plaisir à jouer un rôle devant Darbaud.*) Rien de facilement vérifiable, à cette distance ?... Mais oui, justement. Vous m'agacez, mon vieux. On achète, à majorité du capital... C'est un ordre. Mais si ! L'argent viendra. Le papier sera facile à placer. C'est mon affaire, vos prudences me fatiguent, Boisard. Exécution ! Je vous souhaite le bonsoir. (*Il raccroche et regarde Darbaud.*) Boisard, trop de ventre, pas assez de tripes...

DARBAUD. — Tout le contraire de...

CROCHETTE. — ... de l'homme de Nice ? Tout le contraire, en effet. Mince comme une lame, celui-là, puissamment déterminé. Son procédé ? Faire croire, toujours faire croire... jusqu'à en croire lui-même, peut-être, ce qu'il faisait si bien croire. Sa devise était : « Dites-nous ce qui nous fait plaisir et nous vous croirons ». Proverbe indien, juste propos... Un jour, en m'intimant l'ordre de respirer tout bas et surtout de ne pas éternuer, il m'entraîna dans un recoin dissimulé du bureau du propriétaire de l'hôtel : un personnage gras, méfiant, et d'autant plus naïf qu'il était méfiant. « Mon cher ami », lui disait l'homme en question, « je détesterais m'imposer à votre amitié, mais il m'arrive de penser que votre talent pourrait se déployer à plus large échelle... et par conséquent qu'il le devrait. Cet établissement est beau et il tourne à merveille, mais je sens qu'il contraint, depuis quelque temps, la richesse de votre personnalité ». J'ai cru que l'autre allait éclater de rire pour saluer la plaisanterie. Eh bien ! Pas du tout. Il a pris un air contrit. « C'est un peu vrai », a-t-il dit, « il m'arrive de le ressentir ».

DARBAUD. — Le proverbe indien...

CROCHETTE. — Sur quoi mon héros... oui, mon héros, rappela, comme en passant, qu'il était en dette pour le règlement de la suite qu'il occupait, à l'étage le plus prestigieux. Le patron du Grand Hôtel écarta ce propos d'un geste agacé. « Allons, allons, vous plaisantez, parlons du fond des choses ».

... ..



LE JUGE. — Alors, monsieur Crochette, vous êtes prêt désormais à la franchise ?

CROCHETTE. — Au point où j'en suis, Monsieur le juge, après trois mois derrière vos barreaux, je suis disposé en effet à goûter les plaisirs de la sincérité qui, à vrai dire, je le confesse, sont assez nouveaux pour moi. Je vais y trouver peut-être une volupté inédite. J'en doute un peu, car on ne se refait guère. Mais après tout... et je me sens dans un lieu assez adapté pour cela.

Conception graphique Catia Caruso  
Illustration, *Homme au parapluie* Van de Sande (1926-2012)

ISBN 978-88-97539-73-5



9 788897 539735

14 euros

3.22